

L'enseignement d'une rivière

JOËL POURBAIX, *La rivière. Initiations outaouaises*, Montréal, Éditions du Noroît, 2019, 175 pages

Pascal Chevrette

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2020). Compte rendu de [L'enseignement d'une rivière / JOËL POURBAIX, *La rivière. Initiations outaouaises*, Montréal, Éditions du Noroît, 2019, 175 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 29–30.



L'enseignement d'une rivière

Pascal Chevette

JOËL POURBAIX

LA RIVIÈRE. INITIATIONS OUTAOUAISES

Montréal, Éditions du Noroît, 2019, 175 pages

Je finis le livre de Joël Pourbaix et je me trouve chanceux : la curiosité m'a encore fait dériver vers un livre qui me fait explorer un autre secteur de ce Québec-pays, ce Québec-province, vaste territoire dur à nommer, que je ne prétends pas tout connaître, mais un peu quand même, et qui m'interpelle toujours comme j'aimerais qu'il interpelle davantage mes concitoyennes et concitoyens.

Je me suis laissé initier à l'Outaouais avec ce livre. Comme je l'avais fait précédemment avec le *Saint-Laurent mon amour* de Monique Durand, qui nous plonge dans la Gaspésie de Gros-Morne et la Basse-Côte-Nord de Tête-à-la-Baleine. Comme dans *La route sacrée* de Jean Désy et Isabelle Duval, qui ont remonté la rivière Témiscamie vers l'Antre de marbre de la Colline-Blanche, dans le loin du nord-ouest de Chibougamau.

Le livre porte bien son sous-titre d'« initiations ». L'auteur, d'abord poète, offre 11 chapitres, prologue et épilogue, comme un itinéraire proposé, qui débute à la « confluence des eaux montréalaises » à l'embouchure de la rivière des Outaouais pour se rendre jusqu'au Rocher-à-l'Oiseau, lieu sacré, lieu étrange, en amont de l'Isle-aux-Allumettes et du comté de Pontiac. Les haltes sont nombreuses dans *La rivière* : Oka, Rigaud, Pointe-Fortune, Carillon, Montebello, Gatineau et Aylmer avec les chutes de la Chaudière ; les détours, tout aussi nombreux : Caledonia Springs en Ontario, Chalk River et ses laboratoires nucléaires qui ont déjà failli contaminer la rivière, etc. C'est un itinéraire tout en méandres qui convie le lecteur à l'image de cet important affluent du Saint-Laurent. Pourbaix nomme ce qu'il a sous les yeux et fait découvrir à la fois des sites historiques, des municipalités qui ont perdu leur lustre d'antan, s'arrête sur le détail d'un pont suspendu ou d'une vieille centrale, d'une borne abandonnée du Haut-Canada, sur la ZEC Dumoine, qu'il traverse, sur Otter Lake, plus haut, où il se rend vers la toute fin de son périple. Tout au fil de cette initiation, il m'en a appris beaucoup sur cette rivière qui pourrait, en vertu de son immensité, se ranger au 66^e rang des fleuves du monde. Et comme un cours d'eau vient avec son bassin versant, alors tout l'œkoumène doit parler : c'est ce à quoi s'adonne Pourbaix, qui se promène et qui s'étonne.

Son ouvrage est à classer dans cette veine littéraire qu'on dit géopoétique. La prose poétique y prévaut, car la langue est soignée, par moment très figurative, très évocatrice. Au trois quarts

de l'ouvrage, des poèmes viennent se suspendre au texte principal, prennent le pas ; une maison historique ou la transformation des paysages émeuvent l'auteur, il s'y arrête. Pourbaix accorde une importance privilégiée à son ressenti, ce qui le lie en quelque sorte au sort de la rivière, ou à son propre destin. *La rivière* est un livre de paysages, on aura compris qu'il est celui d'un contemplatif et non d'un spécialiste : « Non, je n'écris pas une monographie ou un guide touristique. Je suis de passage, poète, voyageur imparfait. » (p. 43) Par contre, le livre s'apparente à l'essai. Bien sûr, il n'expose pas une thèse explicite, pesée et débattue, mais les idées et les perspectives se diffusent au gré des images.

En effet, tout au long de son parcours, la rivière des Outaouais est regardée à travers les transformations successives que lui

ont fait subir humains et époques, les ouvriers et colons canadiens-français, tout comme les Irlandais et Écossais d'antan, les promoteurs immobiliers d'aujourd'hui, des entrepreneurs de l'ère coloniale comme George Bryson à Fort-Coulonge. Ce regard s'attarde peu aux régimes politiques (la rivière des Outaouais est tout de même la frontière principale entre le Québec et l'Ontario, entre les anciens Haut et Bas-Canada), il porte plutôt sur l'industrialisation corrosive, sur le harnachement de la rivière avec la centrale de Carillon, premier projet d'Hydro-Québec, au déclin de municipalités, comme celle de Grenville-sur-la-Rouge à la fin du XIX^e siècle, ou encore d'Aylmer du début du XX^e siècle. Pourbaix va s'attarder plus particulièrement sur le pont qui relie ce secteur à Ottawa, qu'on nomme la Traverse de la Chaudière. Les chaudières, ce sont ces chutes qui impressionnaient les Anciens, Algonquins et coureurs des bois. N'entendant plus les cascades ancestrales de ces chaudières que les projets immobiliers des berges et les voies de circulation ont défaits, ren-

versées, Pourbaix réfléchit à ce que devient une rivière après tant de perturbations : « une succession de plans d'eau endigués, éclusés, bassins murés. Le calme dénué de sérénité. » Il y a assurément ici une réflexion sur la domestication de la nature par l'homme et c'est ainsi que se faufile l'essai dans des pages imprégnées par les émotions esthétiques que suscitent les lieux explorés.

Je connais trop peu cette partie du Québec. Je constate qu'une dense histoire marque le cours de la rivière des Outaouais, elle remonte à loin. Jean Cadieux, au début du XVIII^e siècle, est un coureur des bois légendaire qui est mort, caché sur l'Isle-aux-Allumettes. Fuyant une attaque iroquoise et ayant gravé sur l'écorce



D'une certaine façon, le poème-essai de Pourbaix veut s'inscrire dans cette tentative de laisser sa trace, lui aussi. Pourbaix s'obsède d'ailleurs pour ces traces et marques, qui esthétisent le territoire, qui le sacralisent.

La rivière

suite de la page 29



son épitaphe, Cadieux a ouvert ensuite la légende qui l'a immortalisé et qui s'est proménée, un peu comme celle de Jos Montferrand, dont il n'est par ailleurs fait aucune mention dans le livre. D'une certaine façon, le poème-essai de Pourbaix veut s'inscrire dans cette tentative de laisser sa trace, lui aussi. Pourbaix s'obsède d'ailleurs pour ces traces et marques, qui esthétisent le territoire, qui le sacralisent. Au deux tiers du livre, il attire notre attention sur un site marqué par l'art rupestre. Une série de dessins autochtones ont été peints dans la pierre du Rocher-à-l'Oiseau, dont je n'avais jamais entendu parler et qui témoigne des âges amérindiens lointains et de l'appropriation symbolique du vaste territoire et réseau hydraulique outaouais.

Saisir l'esprit des lieux, saisir la rivière à travers le temps immense de la préhistoire, trouver un ancrage nouveau dans une temporalité et une territorialité millénaires de l'Amérique, c'est le grand saut auquel nous convient les idées de Pourbaix, qui livre patiemment l'enseignement de cette rivière. Il nous y entraîne avec une grande délicatesse et la discrétion d'un promeneur qui a remonté son cours pour en saisir l'unicité. Il y a quelque temps, je suis tombé sur une initiative similaire, mais en musique. Éric Cyr, musicien résident de Tadoussac, a enregistré le rire des rivières de la Côte-Nord pour les accompagner de musiques. Cette œuvre, tout comme les initiations outaouaises de Pourbaix, sont de belles lectures qui nous forcent à nous réapproprier notre territoire, à comprendre que l'urbanité et ses modes, que son étalement et la multiplication des banlieues ont effacé une part de la conscience collective qui trouvait dans le territoire un point d'ancrage. Comme Pourbaix l'écrit : « Nul besoin d'une mégapole pour rendre caduque l'idée de territoire. » (p. 53) et nul besoin de ces « boulevards [qui] évacuent le paysage. »

Le message central de *La rivière* pourrait se résumer dans ces deux vers : « Lisons les empreintes / Le seuil du chez-soi. » Cela synthétise poétiquement ce que Henri Dorion et Jean-Paul Lacasse formulaient et analysaient en 2011 dans *Québec : territoire incertain*, paru chez Septentrion. C'est pour cette raison qu'on doit saisir les enseigne-

ments que Pourbaix tire de ses déambulations et de ses traversées en traversier de part et d'autre de la rivière des Outaouais : « Une histoire riveraine n'est jamais locale. » (p. 41) Ces idées contiennent beaucoup. Je repense d'ailleurs à un texte signé par le photographe Pierre Lahoud et paru cet été dans *Le Devoir* et qui rappelait qu'après ce Pontiac dépeint par Pourbaix, il n'y a pas de routes au Québec pour se rendre au Témiscamingue, sinon celle de l'Ontario. La fin de la 148 est justement la limite du circuit que s'est tracé le poète avant de le terminer quelque part sur les abords d'une piste cyclable, où il découvre un trésor géologique « échappant au radar » de tous, les stromatolites. Une inconnue qui est aussi une limite...

Tout doucement, le portrait de la rivière des Outaouais se fait dans notre tête ; photographie en mots, fragmentée en de multiples informations. Du Pontiac à l'Isle-aux-Allumettes, on découvre des cultures, des époques, des infrastructures, on s'émerveille de la nature, toujours. Pourbaix rend la rivière à elle-même et manifeste une volonté de saisir ce qu'on peut appeler le langage

de l'eau : « Je m'attarde au pli d'un galet, il partage avec l'eau un dialecte que je tente d'apprendre. Les lèvres de l'écume, l'intelligence des filaments, ils nomment la lumière sur le fond noir des origines. » (p. 78) Et saisir, aussi, ce qui naît de l'eau : « Peuplades de sapins noirs, pins blancs et rouges, cèdres, bouleaux jaunes et blancs, les arbres tout comme l'eau savent lire le sol. Le rocher s'ouvre aux caresses des racines, ils nouent ensemble l'improbable, le minéral raconte l'animalité du végétal. » (p. 79)

La déambulation est réussie, inspirante, fait prendre conscience des âges millénaires des pierres et de l'eau, des tortues et des poissons, et d'un traversier à un autre, on aboutit à une conclusion générale, connue de tous, mais cent fois à répéter. Même les régimes des hommes, tant techniques que politiques, se subordonnent, finalement, presque fatalement, au temps de la Terre et en saisir un fragment, de cet univers comme l'espère Pourbaix, est déjà un geste important. À Fort-Coulonge, le pont couvert Marchand, par exemple, seul pont couvert au nord du Saint-Laurent, tient bon et les citoyens ont pris soin de le réparer : « Réparer et prendre soin plutôt que de détruire, tel est l'enseignement du lieu. » (p. 102) Tiens, voilà bien formulée la leçon de ce livre, de la rivière. ♦

Au deux tiers du livre, [l'auteur] attire notre attention sur un site marqué par l'art rupestre. Une série de dessins autochtones ont été peints dans la pierre du Rocher-à-l'Oiseau, dont je n'avais jamais entendu parler et qui témoigne des âges amérindiens lointains et de l'appropriation symbolique du vaste territoire et réseau hydraulique outaouais.



Jean McEwen (1923-1999). *Murmure traversant le bleu*, 1960, huile et vernis sur toile. MDAH, achat, fonds M. et Mme Gérard O. Boudreau. © Succession Jean McEwen / SOCAN (2019). Photo MDAH.

L'identité constitutionnelle autochtone

L'Action nationale (Octobre 2019)

L'identité constitutionnelle autochtone

Le texte d'une conférence éclairante d'André Binette, juriste en droit constitutionnel et autochtone, au Xe Congrès de l'Association québécoise de droit constitutionnel.

Tous les numéros sont en vente à la boutique

action-nationale.qc.ca